

Alexandre MIKHALEVITCH, *Balzac & Bianchon*

Paris, H. Champion, coll. Romantisme et modernités, 2014, 328 pages

Katherine Rondou

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9913>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9913

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 381-382

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Katherine Rondou, « Alexandre MIKHALEVITCH, *Balzac & Bianchon* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9913> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9913>

---

Finalement, l'intérêt de l'ouvrage réside moins dans l'analyse de chacun des films que dans cette juxtaposition, mieux, ce voisinage thématique combiné à une pluralité des temporalités qui permet de rapprocher des œuvres « tournées soit au sortir immédiat de la Grande Guerre (*La Grande parade*, *Verdun, visions d'histoire*), voire avant même l'armistice (*Charlot soldat*). D'autres ont été réalisées dans l'entre-deux-guerres (*Buster s'en va-t'en guerre*, *No Man's land*, *J'ai tué un homme*, *Quatre de l'infanterie*, *À l'Ouest rien de nouveau*, *Les Croix de bois*), soit juste avant la Deuxième Guerre mondiale (*La Grande Illusion*, *J'accuse*) » (p. 30). D'autres films évoqués ont été produits « alors que faisaient rage certaines luttes d'indépendance nationale [...] (*Les Sentiers de la gloire*, *King and Country*, *La Grande Guerre*, *Les Hommes contre*, *Johnny got his Gun*, *La Victoire en chantant*). Enfin, trois d'entre elles datent de ces dernières années (*La Vie et rien d'autre*, *Capitaine Conan*, *Les Fragments d'Antonin*) et nous offrent une approche rétrospective, mais qui n'en est pas moins tout aussi percutante » (p. 31). Un encouragement donc à revoir ou découvrir ces films ensemble.

Aurélio Savini

Collège universitaire Sciences Po Paris, Campus euro-américain à Reims, F-51100  
aureliosavini@yahoo.fr

**Alexandre MIKHALEVITCH, *Balzac & Bianchon*.**

Paris, H. Champion, coll. Romantisme et modernités, 2014, 328 pages

Professeur honoraire de lettres de l'université Paris Diderot-Paris 7 et docteur en psychanalyse, Alexandre Mikhaïlevitch aborde l'étude de l'œuvre balzacienne par le biais de l'un des célèbres personnages récurrents de la *Comédie humaine*, le docteur Horace Bianchon, dont le romancier valorise constamment la brillante carrière. Personnage secondaire certes (il n'occupe pas l'espace narratif d'un Nucingen ou d'un Rastignac), Horace Bianchon apparaît néanmoins dans 31 textes et devient, par conséquent, le personnage le plus récurrent de l'œuvre. En outre, il se caractérise par sa capacité à dérober son individualité sous des aspects changeants, parfois contradictoires, et par un progressif retrait politique et affectif. Cette mise à l'écart retient particulièrement l'attention d'Alexandre Mikhaïlevitch, qui l'interprète à la fois comme une source d'amertume et d'apaisement.

Après la justification de son corpus d'étude (la sélection des 31 œuvres, précédemment évoquée), Alexandre Mikhaïlevitch analyse le personnage, globalement selon la chronologie interne du récit et

diverses thématiques, de la sexologie à la politique. Nous suivons donc les mutations de Bianchon sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

L'auteur note une première évolution dans le domaine professionnel. Formé à l'école de Paris, Horace Bianchon hérite de la position matérialiste et athée des idéologues de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une tendance libérale et anticléricale sous les règnes de Louis XVIII et Charles X. Mais, après 1830, il constate peu à peu les lacunes thérapeutiques du système et se tourne vers la médecine de laboratoire. Il ne s'agit évidemment pas d'une « révolution copernicienne » et ses nouveaux intérêts traduisent toujours sa fidélité à une conception scientifique et matérialiste de la médecine qui ne laisse place ni au surnaturel, ni à la psychologie. Paradoxalement, le médecin demeure fasciné par des figures excentriques, comme Mesmer ou Lavater, et étudie les manifestations de la volonté humaine. Il part de phénomènes d'influence de l'homme sur l'homme, pour définir un « fluide », insaisissable, actif à travers le temps et l'espace, insensible aux lois de la nature. Ces théories ne permettent cependant pas de découvrir en Horace Bianchon un précurseur de la psychanalyse.

Sur le plan social, Bianchon ne souffre pas du rejet qui frappe inexorablement les personnages de la *Comédie humaine*, doués de capacités, mais issus d'un milieu désargenté, lorsqu'ils tentent de rejoindre le camp des notables. Méritant et compétent, il bénéficie surtout du soutien de plusieurs individus proches de l'oligarchie dès la Restauration (Rastignac, Desplein, etc.). Contrairement à la majorité des médecins des années 1840, ce dernier ne souffre pas de la pléthore des professionnels de la santé. Le comportement malthusien de son milieu professionnel ne le marque donc pas plus que des procédés de défense corporatifs. Par conséquent, son ascension sociale s'explique essentiellement par son intégration à des réseaux dominants, souvent des comploteurs libéraux qui continuent à s'imposer après les Trois Glorieuses.

Ces accointances ne remettent cependant pas en question la valeur médicale d'Horace Bianchon. Certes, le médecin n'est ni un théoricien bien explicité, ni un thérapeute très efficace (à sa décharge, rappelons qu'il est souvent confronté à des pathologies qui dépassent les compétences de l'époque comme le cancer de Véronique Grasselin dans *Le Curé de campagne*). Toutefois, il se distingue de ses maîtres et confrères par l'attention accordée à la psyché de ses patients, et plus particulièrement de ses patientes.

Une lecture attentive des apparitions d'Horace Bianchon dépasse ses vertus humaines et professionnelles, et dessine ses opinions politiques. Le médecin déteste les élites et les « femmes à la mode », remet en question son athéisme, s'interroge sur la place réservée aux femmes par le Code Napoléon, etc. Horace Bianchon incarne le désenchantement de la révolution bourgeoise. Il regrette la solidarité organique de la société d'Ancien Régime, mais, réaliste, reconnaît les plaisirs et les facilités que consent la Monarchie de Juillet à ses élites. Contrairement à son amour pour la science et la recherche, l'ardeur politique d'Horace Bianchon s'essouffle et il adopte peu à peu une position de retrait.

Selon Alexandre Mikhalevitch, la contestation de Bianchon se manifeste plutôt, en fin de compte, dans son « féminisme ». Sensible au désarroi des grandes hystériques, le médecin s'interroge sur l'attitude de la société de son temps envers les femmes. En revanche, les données intimes du personnage (son aspect physique, sa sexualité, ses rapports familiaux, etc.) demeurent inconnues, silence inhabituel dans la pratique romanesque d'Honoré de Balzac. Dépouillé d'intimité, Bianchon l'est également de tout conflit intérieur et devient un stéréotype, une figure du contraire. Le médecin, toujours calme, jamais plaintif, étranger à toute passion, mène, avec constance, une carrière ascendante... la négation même de la personnalité flamboyante et dévorante d'Honoré de Balzac.

L'ampleur de la *Comédie humaine* nécessite de sélectionner un angle d'approche, une thématique, etc., si le chercheur veut éviter d'être submergé et de se limiter à une étude superficielle, et par conséquent inutile. Dès lors, l'analyse d'un seul personnage à travers tout le corpus balzacien semble justifiée. Certes, Honoré de Balzac se gaussait de ses contemporains qui tentaient de reconstituer la biographie de ses personnages, mais les travaux d'Alexandre Mikhalevitch auraient sans doute trouvé grâce à ses yeux. *Balzac et Bianchon* offre un fil rouge riche et cohérent, qui permet au lecteur de pénétrer les rouages complexes de la *Comédie humaine*, en suivant l'évolution sociale et professionnelle d'Horace Bianchon. L'essai renseigne également, « en creux », sur certaines obsessions du romancier, lorsque celui-ci refuse à son personnage les caractérisations intimes qu'il attribue à ses autres protagonistes. Si nous regrettons les multiples coquilles du texte, l'essai constitue donc une contribution intéressante aux études balzaciennes.

**Katherine Rondou**

Université libre de Bruxelles, Université de Mons,  
B-1050  
krondou@gmail.com

**Récits marquisiens. Récits traditionnels des îles Marquises, coord. et prés. par Jean-Marie Privat.**

trad. du marquisien par Henri Lavondès, Grenoble, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, coll. Paroles d'ailleurs, 2013, 218 pages

Toute entreprise de collecte de récits traditionnels se justifie par l'urgence. Il est urgent de sauver les derniers témoignages d'une culture orale qui se perd. La publication de ces *Récits marquisiens* n'échappe pas à ce qu'il faut bien appeler un *topos*. Depuis l'arrivée des premiers missionnaires de la London Missionary Society au début du <sup>xx</sup>e siècle, le sauvetage des récits polynésiens s'impose comme une nécessité. Ceux qui détruisaient la culture païenne entreprenaient inexplicablement de la conserver. Les gens de l'écrit ont souvent présenté l'oralité comme quelque chose de fragile, persuadés que leur entreprise de collecte était un hommage à un monde qui s'effaçait. En enregistrant les conteurs de Ua Pou, et parfois même en leur confiant le stylo, Henri Lavondès s'inscrit dans cette longue tradition qui veut pérenniser une culture que tout conspire à détruire. Son entreprise se justifie d'autant plus qu'il donne la parole à un peuple qui a failli disparaître. Il n'y a qu'à lire Pierre Loti, les Marquises semblaient vouées à la mort, menacées par les maladies. Les vallées sombres et les falaises menaçantes étaient le décor d'une tragédie que rien ne semblait pouvoir arrêter. Heureusement, les vallées retrouvèrent la vie et les survivants furent encore capables de raconter des histoires. Loin de toute arrogance coloniale et de toute envie destructrice, l'ethnologue s'est mis au service de cette Parole devenue rare. Et il faut aujourd'hui remercier Madame Lavondès, Jean-Marie Privat, et Marie-Noëlle Ottino-Garanger, qui font connaître ce travail humble et patient. Grâce à ce recueil, une part non négligeable de l'oralité marquisienne sort de l'ombre pour émerger dans le monde de la lumière, des hommes et de l'écrit. Pour reprendre la symbolique polynésienne, la parole sort du *po* matriciel pour enfin connaître l'*ao*.

On peut évidemment regretter, comme c'est souvent le cas en ethnologie, que ces récits soient présentés sans que l'on connaisse exactement les conditions d'énonciation. Le « contage », comme tous les dons, exige un contre-don et se déroule dans un contexte spatio-temporel qui n'est jamais indifférent. Mais cette restriction ne doit pas gâcher le plaisir du lecteur puisqu'il ne s'agit pas d'une publication destinée à des spécialistes mais à un public plus vaste. Cette dernière se propose en effet non seulement de faire entendre les voix émouvantes du passé, mais aussi de permettre au lecteur européen de découvrir un monde inconnu. Comment ne pas succomber à « l'inquiétante étrangeté » de ces récits qui paraissent à la fois si proches et si lointains ?